

La justice restaurative : fondements théologiques et christologiques

Neal Blough

Introduction

Une première clarification : l'auteur de ces lignes n'est expert ni en justice, ni en justice restaurative. Cependant, le simple fait d'être mennonite signifie que nous entendons souvent parler de justice restaurative et que le nom de Howard Zehr nous est plutôt familier. Notre propre domaine est celui de l'histoire et de la théologie, et ce travail relève justement d'un regard historique sur la théologie sur un sujet précis. Depuis au moins une génération, des théologiens mennonites (surtout d'Amérique du Nord) travaillent sur la question du salut, de la mort et de la résurrection du Christ dans son articulation avec l'éthique sociale, la non-violence et la justice restaurative¹. Notre propre thèse ayant été consacrée à la christologie anabaptiste², nous avons suivi ces questions avec intérêt depuis une trentaine d'années.

Une deuxième clarification : le travail d'aumônerie se fait évidemment dans un contexte laïc. Dans un tel contexte, le langage utilisé pour décrire et conceptualiser la justice restaurative relève du discours public et laïc. C'est ainsi que se présente l'argumentation du livre de Howard Zehr traduit en français sous le titre *La justice restaurative*³. Cependant, le sous-titre du livre ouvre le chemin sur le sujet abordé ici : « pour sortir des impasses de la logique punitive ». En fait, dans son ouvrage clé *Changing Lenses*, Zehr fait un lien direct entre sa conception de la justice et la théologie. A cet égard, la question de la compréhension de la mort et de la résurrection du Christ est fondamentale, du moins pour les chrétiens qui s'intéressent au sujet de la justice. Savoir si au cœur du message biblique se trouve le concept de la rétribution ou celui la restauration n'est pas une question anodine ou marginale. Elle concerne la nature même de Dieu et sa manière d'agir au sein de l'histoire. Ce n'est donc pas une question que les chrétiens peuvent éviter⁴.

¹ Voir par exemple entre autres: John Driver, *Understanding Atonement for the Mission of the Church*, Herald Press, 1986; Joel B. Green et Mark D. Baker, *Recovering the Scandal of the Cross: Atonement in New Testament and Contemporary Contexts*, Downers Gove Illinois, InterVarsity Press, 2000; J. Denny Weaver, *The Nonviolent Atonement*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001; John Yoder, *Preface to Theology. Christology and Theological Method*, Grand Rapids, Brazos Press, 2002; Darrin Belousek, *Atonement, Justice and Peace. The Message of the Cross and the Mission of the Church*, Grand Rapids, Eerdmans, 2012.

² *Christologie anabaptiste, Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ*, Genève, Labor et Fides, 1984.

³ Howard Zehr, *La justice restaurative*, Genève, Labor et Fides, 2012.

⁴ Howard Zehr, *Changing Lenses*, Scottdale Pennsylvanie, Herald Press, 1990, p. 157.

Au cœur de la théologie protestante se trouvent les termes de « justification » et de « justifier », mots qui renvoient à la notion de justice.

Car je n'ai pas honte de l'Évangile: il est puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif d'abord, puis du Grec. C'est en lui en effet que la justice de Dieu est révélée, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit: Celui qui est juste par la foi vivra. (Ro 1,16-17)⁵

Peu de protestants, libéraux ou évangéliques, prendraient pour point de départ d'une réflexion sur la justice ou l'éthique sociale la « justification par la foi », car cette notion à première vue nous éloigne de l'éthique, des œuvres, du faire, de la pratique, pour renvoyer à la pure grâce de Dieu. Cependant, selon Christopher Marshall, il est important de souligner le fait que pour expliquer ce que Dieu accomplit en Christ, l'apôtre Paul utilise un vocabulaire évoquant la justice et les conditions qui permettent sa mise en œuvre⁶. Le problème selon Marshall, c'est que la théologie occidentale lit l'Écriture à partir d'une conception punitive de la justice plutôt que de celle de la justice hébraïque issue de l'alliance entre Dieu et l'humanité, une justice fondée d'abord sur la relation et le désir de Dieu de restaurer, de guérir, de réconcilier sa création brisée par les forces du mal. La perspective occidentale (et surtout protestante) rend difficile le rapprochement entre « justification » et « justice sociale » ou « éthique sociale ». Ou bien lorsqu'un rapprochement est fait, il favorise souvent une conception punitive de la justice au sein de la société humaine⁷.

La conception de la mort du Christ interprétée selon la justice rétributive traverse le Moyen Âge et dans la théologie protestante trouve sa formulation la plus claire dans la théologie de Jean Calvin. Nous trouvons chez Calvin le récit du salut si familier à la plupart des protestants évangéliques. Résumons ce récit qui s'oriente autour de trois thèmes fondamentaux : création, chute, rédemption.

Après la création, Adam avait un véritable choix face à l'interdiction de Dieu. La désobéissance, dans la perspective augustinienne-calvinienne a comme résultat la colère de Dieu, parce que la gloire de Dieu a été bafouée⁸.

La colère de Dieu s'étend donc à l'humanité dans son ensemble.

⁵ Sauf indication contraire, les citations bibliques sont de la TOB.

⁶ Christopher Marshall, *Beyond Retribution: A New Testament Vision for Justice, Crime and Punishment*, Eerdmans, 2001, p. 41.

⁷ Nous pensons par exemple au soutien pour la peine de mort dans les milieux évangéliques américains, qui n'est pas sans lien avec la problématique développée ici.

⁸ « On comprend donc pourquoi Adam a attiré la colère de Dieu sur lui ». (Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Kerygma-Excelsis, 2009, p. 192. Toutes les citations viennent de cette version).

« Adam a anéanti la gloire de Dieu quand il a été ébloui par les blasphèmes du diable ». (*Institution*, p. 193)

La souillure des parents est transmise aux enfants de génération en génération, de telle sorte que tous en sont atteints dès leur conception. Le commencement de cette pollution découle du premier père de tous comme d'une fontaine⁹.

Ce péché touche notre être entier.

...L'homme dans son entier est comme sous un déluge, trempé de la tête aux pieds, de telle sorte qu'aucune partie de son être n'est exempté de péché et, ainsi, que tout ce qui en vient est, à juste titre, condamné et imputé au péché¹⁰.

La colère de Dieu appelle la rétribution de Dieu. Enfreindre la loi de Dieu nécessite l'application d'une peine. C'est le fondement de la justice rétributive ou punitive.

Il nous a réellement transmis le péché qui réside en nous et pour lequel la peine est due¹¹.

Calvin, comme Luther, voit l'Ancien Testament, l'alliance avec Moïse et leurs conséquences dans cette même perspective. Les deux n'étaient pas d'accord sur certains points, mais en ce qui concerne le premier « usage de la loi », ils avaient un point de vue commun.

...Paul dit que la Loi a été instaurée à cause des transgressions ou afin d'humilier les hommes, après les avoir convaincus de leur culpabilité (Gal 3.19)¹².

Le remède, c'est évidemment le Christ et sa mort sacrificielle, comprise à la lumière des sacrifices expiatoires de Lévitique 4-5.

Puisque nos péchés, qui avaient placé un gros nuage entre lui et nous—ce qui nous empêchait de nous rapprocher de lui—nous avaient entièrement aliénés du royaume des cieux, personne, sauf s'il lui était proche, ne pouvait être le moyen de notre réconciliation¹³.

⁹ *Institution*, p. 195.

¹⁰ *Institution*, p. 199.

¹¹ *Institution*, p. 197.

¹² *Institution*, p. 291.

¹³ *Institution*, p. 401.

Il a offert en sacrifice cette chair, semblable à la nôtre, afin qu'après avoir expié les péchés, il efface notre condamnation et apaise la colère de Dieu, son Père¹⁴.

Pour Calvin, nous avons ici le sens et la raison de l'Incarnation. Jésus est venu dans la chair pour être le sacrifice expiatoire nécessaire pour le salut.

En résumé, l'Écriture n'assigne pas d'autre raison au fait que Jésus-Christ ait voulu revêtir notre chair et ait été envoyé par le Père afin d'être fait sacrifice de réconciliation¹⁵.

A la manière de la théologie médiévale, Calvin insiste sur le lien entre la manière dont Jésus est mort et notre rédemption.

Il ne suffisait pas, en effet, pour abolir notre condamnation, que Jésus Christ endure simplement la mort. La satisfaction pour accomplir notre rédemption nécessitait un genre de mort qui lui fasse prendre sur lui ce que nous avons mérité et, ayant acquitté notre dette, nous délivre¹⁶.

Mais parce qu'il est conduit devant un tribunal comme un criminel, qu'un semblant de procédure de justice se déroule, que des témoins sont appelés et qu'il est condamné par un juge en fonction, il apparaît clairement qu'il est condamné à la place de pécheurs, afin de souffrir à leur place¹⁷.

...Tout ce dont nous pouvions être accusé, dans un procès criminel devant Dieu, a été transféré sur Jésus Christ qui a réparé nos fautes¹⁸.

Notons que dans cette perspective, le péché est conçu d'abord et surtout en termes d'une dette envers Dieu. Le péché est à la fois une affaire individuelle, spirituelle ou métaphysique, qui se situe plutôt en dehors du déroulement concret de l'histoire.

Cette dette suscite la colère de Dieu et ne peut être remboursée sans punition. Le Christ est ainsi puni à notre place, pour « satisfaire » à la colère de Dieu, pour

¹⁴ *Institution*, p. 404.

¹⁵ *Institution*, p. 405.

¹⁶ *Institution*, p. 447.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

que le pardon puisse être accordé. Ainsi, pas de pardon sans punition, sans rétribution. Cette perspective a comme avantage de prendre au sérieux le mal, et de nous dire que Dieu assume la dette. Par contre, la question qui va nous occuper est celle de la nécessité de la rétribution et de l'image de Dieu véhiculée par une telle perspective. La théologie protestante issue des Lumières rejette en bloc cette interprétation de la mort du Christ, tandis qu'une bonne partie du monde évangélique mise son identité dessus. Nous entrons en territoire miné : pour les uns, parler de la mort du Christ comme sacrifice est inacceptable, parce que le terme de « sacrifice » impliquerait la punition du Fils par le Père. Pour les autres, mettre en question cette perspective de la substitution pénale, ce serait basculer dans la théologie libérale. Il y a peut-être plus que ces deux seules options à cet égard.

1) Les sources historiques de la théorie de la justice rétributive

Les textes bibliques qui décrivent le sens de la mort et de la résurrection du Christ sont nombreux et utilisent de multiples images. Les théologiens s'en sont servis pour essayer de formuler des « théories » de la rédemption ou de l'expiation. Dans les premiers siècles de l'histoire de l'Église, la doctrine de la rédemption n'a jamais été l'objet de définition dogmatique comme l'ont été celles de la Trinité (conciles de Nicée en 325 et de Constantinople en 381) et des deux natures du Christ (concile de Chalcédoine en 451). La position « officielle », c'est-à-dire le symbole de Nicée-Constantinople, se résumait par les lignes suivantes :

...Pour nous les hommes et pour notre salut, (Jésus-Christ) est descendu des cieux et s'est incarné du Saint-Esprit et de la vierge Marie et s'est fait homme. Il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate, il a souffert et il a été mis au tombeau ; il est ressuscité des morts le troisième jour, conformément aux Écritures; il est monté au Ciel où il siège à la droite du Père. De là, il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura pas de fin.

Dans cette perspective, le salut ne peut pas être évoqué ou compris seulement à partir de la mort du Christ. Sont aussi évoqués en lien avec le salut l'incarnation, la résurrection, l'ascension et son retour, c'est-à-dire la vie du Christ dans sa globalité.

Ce simple fait nous rappelle que la théorie calvinienne n'est pas la première dans l'histoire de la théologie. Les premiers siècles chrétiens ont connu et enseigné

la conception sotériologique du *Christus Victor*, du Christ vainqueur, ce que Gustaf Aulén appelle la « théorie classique ». Selon cette perspective, la mort du Christ et la résurrection du Christ sont comprises comme ayant effectué la libération concrète des forces du mal, de Satan et de la mort¹⁹. Sont cités pour étayer cette position des textes comme ceux qui suivent :

Il nous a arrachés au pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour. (Col 1, 13)

...Il a dépouillé les Autorités et les Pouvoirs il les a publiquement livrés en spectacle, il les a traînés dans le cortège triomphal de la croix. (Col 2,15-16)

...Lui aussi...partagea la même condition, afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves. (He 2, 14-15)

L'idée centrale concerne l'effort déployé par Dieu en Christ pour vaincre les puissances du mal. Dieu, en Christ lutte contre et triomphe sur les forces du mal qui œuvrent dans le monde. Il s'agit d'un drame cosmique qui se passe entre Dieu et les forces du mal, du Dieu qui vient vers l'humanité, d'un Dieu tout puissant, infini et créateur qui accepte la « bassesse » de l'incarnation pour vaincre le péché.

Plutôt que d'être une dette « à rembourser », le péché se décrit dans cette perspective comme une force, une puissance qui rend prisonnier l'humanité dans son ensemble. Le salut se décrit comme le triomphe de Dieu sur ce mal objectif, c'est-à-dire le péché, la mort et Satan. Une fois la victoire acquise par Dieu en Christ, elle se poursuit dans l'histoire des hommes via l'œuvre du Saint Esprit. Irénée de Lyon représente cette position parmi les premiers pères de l'Eglise. Dans cette perspective, l'incarnation revêt une importance clé et la résurrection est aussi fondamentale que la mort du Christ pour procurer le salut, ce qui ne semble pas toujours être le cas dans la théologie occidentale.

Cette perspective est plutôt celle de l'Eglise orientale (Irénée venait d'Asie mineure). Très tôt, l'Eglise occidentale prendra un autre chemin, qui sera consacré par la théorie de la satisfaction d'Anselme au XI^e siècle. Une des sources importantes de cette théologie occidentale vient de la rencontre avec le

¹⁹ Cf. Gustaf Aulén, *Christus victor An Historical Study of the Three Main Types of the Idea of the Atonement*, New York, 1961 (de nombreuses éditions).

droit romain. Si la théologie orientale reste plutôt philosophique et spéculative, celle de l'Occident est fortement marquée par le droit romain.

Plusieurs pères latins, comme Tertullien, étaient d'abord juristes. Il leur était donc facile de concevoir la relation entre Dieu et les hommes en termes d'obligation légale, comme dans la tradition juridique gréco-romaine²⁰. Dans cette perspective, le principe de la rétribution est fondamental. Pour faire justice, il faut rembourser à l'offensé ce qui lui revient²¹. Pour Aristote et Cicéron, le droit naturel se résume de la manière suivante : « rendre justice, c'est rendre à chacun ce qui lui est dû ». Si le Nouveau Testament et les premiers pères soulignent le Dieu de Jésus qui « fait briller le soleil sur les justes et les méchants », à partir d'Augustin (qui écrit après Théodose et l'impérialisation de l'Eglise), l'Eglise commence à souligner l'importance de la rétribution « égalitaire ». Thomas d'Aquin s'inscrit dans cette même ligne : la justice, c'est rendre à chacun ce qui lui revient²².

Il est important de voir aussi à quel point ce point de vue est véhiculé par la théologie et la pratique pénitentielle de l'Eglise occidentale. Au II^e siècle, la question suivante devait trouver une réponse. Si on est baptisé « pour la rémission des péchés », que fait-on lorsque le chrétien baptisé pèche ? Face à ceux qui prétendent que certains péchés sont impardonnables après le baptême, l'Eglise met en place, petit à petit des pratiques de confession, de pénitence et de pardon des péchés²³.

Fin VII^e - début VIII^e siècle, l'Eglise va raffiner le système en adoptant la « pénitence tarifée », qui vient des moines irlandais venus sur le continent pour évangéliser. A chaque faute est attribuée une pénitence comprenant des mortifications diverses, surtout des jeûnes. Après avoir confessé sa faute, le pénitent passe par une période de jeûne plus ou moins longue selon la gravité du péché commis. Une fois la pénitence accomplie, le pénitent est pardonné.

Autrement dit, la confession ne suffit pas pour obtenir le pardon. Une pénitence doit être effectuée. Celle-ci se comprend avec l'aide du concept de la « satisfaction »²⁴. Cette notion, d'abord utilisée par Tertullien, n'est pas sans lien avec la rhétorique et la jurisprudence du droit romain. D'abord il y a la

²⁰ Marshall, *Beyond Retribution*, p. 43.

²¹ Belousek, *Atonement, Justice and Peace*, p. 25.

²² Belousek, p. 44. Cela pose la question importante de savoir si le « œil pour œil, dent pour dent » entre dans une perspective purement rétributive, ou s'il est redéfini, raffiné dans le contexte de l'alliance de Dieu et par le « vous avez entendu dire que... mais moi, je vous dis » du Christ.

²³ Ici nous suivons deux articles qui se trouvent dans le *Dictionnaire Encyclopédique du Christianisme Ancien* tome 2, Paris, Cerf, 1990 : C. Vogel, « Pénitence », p. 1984-1985 et B. Studer, « Satisfaction », p. 2244-46.

²⁴ Ici nous suivons B. Studer, « Satisfaction ».

confession où l'on se reconnaît coupable et l'on promet de réparer la faute. Vient ensuite la satisfaction, où l'on acquitte la réparation promise pour éviter la peine qui découle automatiquement de la faute. La satisfaction vise l'obtention du pardon et le rétablissement dans un état de justice. Dans une telle perspective, la relation entre Dieu et l'être humain a sa base dans la loi. Si l'on n'observe pas la loi, on devient débiteur à l'égard de Dieu. Le péché est une violation de la loi qui entraîne la faute, qui elle, ne peut être réparée que par une peine.

Selon cette perspective, Dieu ne peut pas pardonner sans rien exiger, mais demande la satisfaction de la pénitence comme une compensation de la peine, qui n'est que justice pour le pécheur. La satisfaction est toujours proportionnée à la faute commise.

Un autre concept fait son entrée en théologie occidentale dans ce même contexte : celui du « mérite ». Le mérite est associé à l'accomplissement de ce qui est commandé. En observant la loi, il est possible de faire « plus ce qui est nécessaire » et d'obtenir un « surplus » de mérite. A partir de Cyprien (milieu du III^e siècle), l'idée que le mérite peut être transféré d'une personne à l'autre fait son chemin, préparant le chemin de la doctrine occidentale de l'expiation. Cyprien lui-même applique le principe du surplus du mérite au Christ et comprend son œuvre comme une « satisfaction »²⁵.

Ainsi, commençant dans le domaine de la pratique pénitentielle, les notions de pénitence et de satisfaction cheminent vers la christologie.

Au IV^e siècle, ce langage pénitentiel est aussi entré dans la christologie. Hilaire explique l'acceptation volontaire de la Passion par Jésus ; il déclare que cette dernière a satisfait à l'obligation pénale, une *poena* infligée au Christ souffrant.

Ambroise, de son côté et dans la même ligne, affirme que le Christ a accepté la mort afin que la sentence fût accomplie et la condamnation (celle de la chair pécheresse) satisfaite...

Même s'il s'agit là de deux textes isolés, ils sont cependant très importants. Ils n'expriment pas seulement selon une terminologie juridique la thématique patristique fondamentale, celle de l'expiation ; ils ont aussi préparé la théologie d'Anselme qui sera tout entière construite autour de l'idée de la satisfaction²⁶.

²⁵ Aulen, p. 81-82.

²⁶ Studer, p. 2246.

Ce cheminement aboutira à la théorie de la satisfaction d'Anselme, formulée au XI^e siècle, à l'époque de la première croisade. Voici le raisonnement d'Anselme pour répondre à la question suivante : Pourquoi le Christ devait-il mourir et comment cette mort est-elle source de salut ? Le péché de l'homme offense l'honneur de Dieu, offense qui nécessite une « satisfaction » pour la restauration de la relation brisée. La doctrine chalcédonienne des deux natures du Christ permettait à Anselme de formuler sa compréhension de la satisfaction. L'homme pécheur doit satisfaire à la justice divine à cause de son péché, mais ne le peut pas car la peine est trop élevée. Dieu seul peut rendre justice mais n'est pas responsable du désordre de l'univers. C'est le Christ seul, Dieu et homme, qui permet d'effectuer le salut²⁷. Le Christ, en tant qu'homme, choisit librement d'obéir à la volonté de Dieu le Père²⁸. Cette mort volontaire du Fils incarné, rétablit la justice dans l'univers et procure ainsi le salut pour l'humanité. Notons que cette théorie n'est pas l'équivalent de la substitution pénale et peut être interprétée dans la direction d'une justice restaurative²⁹.

Dans son ouvrage *Le péché et la peur en Occident, 13^e-18^e siècles*³⁰, Jean Delumeau démontre un Moyen Âge pessimiste sur le plan anthropologique et la manière dont ce pessimisme joue dans la formulation de la doctrine du salut.

Or, jamais une civilisation n'avait accordé autant de poids—et de prix—à la culpabilité et la honte que ne l'a fait l'Occident des 13^e-18^e siècles³¹.

Selon Delumeau—et il donne de nombreux exemples—la prédication médiévale

²⁷ « Se situant lui-même sur le plan de la conception augustinienne du péché et de la grâce, Anselme avait pris pour point de départ la lecture occidentale de l'accord conclu au concile de Chalcédoine ; le Christ était l' « homme-Dieu », qui n'était soumis ni à la nécessité de mourir (étant tout-puissant) ni à l'obligation de mourir (étant sans péché), mais qui avait librement assumé la nature humaine en la personne du Fils de Dieu, afin qu'en mourant il puisse apporter volontairement la réparation due par l'humanité et l'offrir aux hommes (n'en ayant pas besoin pour lui-même) ». Jaroslav Pelikan, *La tradition chrétienne. Histoire du développement de la doctrine*, IV, Presses Universitaires de France, 1994, p. 154.

²⁸ « Le sang du Dieu-homme qui souffrit possédait une valeur infinie, bien au-delà de celle de tous les sacrifices sanglants de l'Ancien Testament. Ce qui lui donna une telle valeur fut le caractère entièrement volontaire et spontané de la souffrance du Christ...Le Père ne le contraignit pas à subir une telle souffrance ni une telle mort, mais le Christ le décida de lui-même. » (Pelikan *La tradition chrétienne. Histoire du développement de la doctrine*, IV, Presses Universitaires de France, 1994, III, p. 151). « En tant que Dieu-homme mort volontairement, « 'il s'est offert parce que lui-même l'a voulu' », ce qui signifiait que « 's'il a été offert, ce n'est pas qu'il s'en trouvait dans la nécessité, ni parce qu'il tombait sous un édit de la loi, mais parce qu'il l'a voulu' ». (Pelikan, III, p. 152).

²⁹ Voir Rachel Reesor-Taylor, « Le salut par satisfaction. L'amour juste et miséricordieux » dans Claude Baecher (dir.), *Rédemption et Salut. La portée de l'œuvre du Christ pour la vie d'Eglise et pour l'éthique*, Collection *Perspectives anabaptistes*, Editions Excelsis, 2011, p. 77-90.

³⁰ Jean Delumeau, *Le péché et la peur en Occident, 13^e-18^e siècles*, Fayard, 1983.

³¹ Delumeau, p. 9.

est souvent culpabilisatrice. Cet augustinisme radical et pessimiste atteint son point culminant à l'époque de la Réforme.

C'est donc dans la théologie protestante—et au XVI^e siècle—que la dévaluation de l'homme et du monde a atteint sa plus grande violence dans la civilisation occidentale. Jamais ils n'avaient fait l'objet d'une condamnation aussi totale et jamais celle-ci n'avait été enseignée à un aussi large auditoire³².

La doctrine si chère à la Réforme est décrite d'une manière inhabituelle.

La doctrine de la justification par la foi, dans sa formulation du XVI^e siècle, a donc représenté l'aboutissement logique et le point extrême d'un long parcours sur la route désolée du pessimisme. L'affirmation inlassablement répétée pendant plus de mille ans et sans cesse plus largement diffusée que le monde est fragilité, vices et vanités et que chaque homme en particulier est « fumier » et « ordure » devait finir par engendrer le désespoir. Mais c'est ce désespoir qui sauve celui qui, dans sa nudité, accepte de s'abandonner à Dieu³³.

Les historiens confessionnels et les théologiens tendent à chercher ce qui sépare protestantisme et catholicisme. Le travail de Delumeau montre ce qu'ils ont en commun, surtout concernant l'héritage du Moyen Age. Il montre ensuite que les siècles suivant la Réforme étaient ceux de la christianisation de l'Europe, christianisation à la fois protestante et catholique. Il y avait des différences importantes, mais aussi des ressemblances étonnantes. Dans les deux cas, protestant et catholique, il s'agit d'une christianisation fondée sur la culpabilisation³⁴.

Et en dépit des différences, les deux familles chrétiennes partagent certaines notions sotériologiques.

Un autre thème commun aux homilétiques protestante et catholique est l'affirmation que Jésus, par la « punition » qu'il a subie, a payé à son Père la « dette » contractée par l'humanité pécheresse³⁵.

Des deux côtés, on partage un héritage médiéval commun.

³² Delumeau, p. 36.

³³ Delumeau, p. 39.

³⁴ « En Occident, le sommet de la culpabilisation s'est situé aux XVI^e-XVII^e siècles ». (Delumeau, p. 336).

³⁵ Delumeau, p. 567.

La première faute, d'une dimension véritablement cosmique, avait eu pour conséquence une colère fantastique de Dieu qui, dans sa juste « vengeance », avait condamné l'homme à la souffrance, à la mort et à la damnation. Assurément, le sacrifice du Fils apaiserait un jour le « courroux » du Père. Mais, au total, il y aura « peu d'élus »³⁶.

Il y aurait certainement des choses à nuancer dans l'analyse de Delumeau, mais l'héritage théologique laissé par le Moyen Age occidental est certainement décelable dans la théologie contemporaine, soit par une acceptation presque non-critique, soit par un rejet total.

II. Regard exégético-théologique

L'exégèse et la théologie sont des tâches complexes. Elles se construisent à partir de discussions, parfois de conflits. Il s'agit de conversations et de débats qui traversent les époques et les lieux, d'une tâche jamais finie. Tout texte est lié à un temps déterminé et à une situation particulière. Sa première signification vient de son premier contexte. Or les textes bibliques traversent des siècles et des cultures, et nous sont au moins à deux mille ans de distance. Lorsque nous les lisons, nous en cherchons le premier sens tout en posant les questions qui viennent de notre propre contexte, de nos propres mentalités. Si l'Écriture doit avoir un sens pour nous aujourd'hui, dans notre propre contexte, celui-ci ne peut pas contredire la signification d'origine, sinon le sens du texte n'est qu'une projection du lecteur.

En ce qui concerne la question qui nous intéresse, si on croit au principe de la rétribution transmis depuis des siècles, il devient facilement un présupposé qu'on retrouvera ensuite dans l'Écriture. On lira les textes concernant la mort du Christ à sa lumière, et on sera convaincu que le principe même est biblique. A la lumière de l'histoire (trop rapidement évoquée ici), nous suggérons que le principe de la rétribution est aussi lié à la culture occidentale médiévale et qu'il est possible de lire l'Écriture autrement. Nous ne portons pas d'accusation contre ceux qui tiennent à cette perspective, mais souhaitons plutôt poser quelques questions.

Dans les paragraphes qui suivent, nous voulons suggérer que l'Écriture elle-même ne suit pas toujours ce principe de rétribution, que les concepts de réconciliation et de restauration sont plus proches du cœur biblique que celui de la rétribution. Si c'est le cas, il y aura des répercussions dans la formulation de la

³⁶ Delumeau, p. 626. L'auteur n'est pas très tendre à l'égard des conséquences de cette conception de l'Évangile. « On peut dès lors se demander si le rejet d'une pastorale trop lourde n'a pas constitué une des causes de la 'déchristianisation' de l'Occident ». (p. 627).

compréhension de la mort du Christ « pour nous ». Nous proposons comme hypothèse qu'en Christ, nous voyons Dieu proposer et effectuer une justice restaurative qui vise le renouvellement de sa création brisée par le mal.

Notre méthode commencera par contraster deux « récits du salut » : le « récit classique » fondé sur la notion d'une justice punitive, et le récit de la réconciliation, d'une création nouvelle, de la restauration de ce qui est brisé.

Nous avons déjà évoqué le premier récit. Après la création vient la chute. L'universalité du péché fait que chaque être humain est débiteur devant Dieu. Ce péché offense l'honneur de Dieu et provoque sa colère, colère qui entraîne la nécessité de la mort éternelle de tout être humain. Le péché est conçu surtout en termes individuels et comme une dette à rembourser. Le salut devient ainsi le remboursement de la dette, la satisfaction de la justice (Anselme) ou de l'apaisement de la colère de Dieu (Calvin).

Dans ce récit, les textes de Lévitique 4-5 sont importants. Il s'agit de textes qui évoquent la notion de sacrifice comme expiation pour le péché, interprétée christologiquement via Esaïe 53, mais aussi, et peut-être encore plus, par les notions de pénitence et/ou de satisfaction issues du droit romain. Viennent ensuite Paul et l'Épître aux Hébreux, le Christ comme satisfaction et sacrifice expiatoire, Abraham comme exemple de la justification par la foi et Moïse et la loi surtout comme ce qui montre le péché et la nécessité du sacrifice. (Notons que les Évangiles sont plus ou moins absents du récit). La sainte cène protestante dans cette perspective ressemble (en termes de fonction) à la messe médiévale : elle sert à rappeler, à « réactualiser » les bénéfices de la mort du Christ pour l'individu. Si le péché est universel, il est compris individuellement, et le salut est une transaction qui concerne l'âme et l'au-delà. L'individu est pécheur, ayant besoin de salut, le Christ est puni à sa place (rétribution accomplie), il est sauvé (par la grâce et la foi) et ira au ciel.

Dans une deuxième version du récit du salut que nous proposons, le projet de Dieu est celui de la restauration, la réconciliation d'une création touchée profondément par le mal et le péché³⁷. Voici pour commencer sa description deux textes qui résument ce projet.

³⁷ Cf. Pascal Keller, « Le salut comme réconciliation », dans Claude Baecher (dir.), *Rédemption et Salut. La portée de l'œuvre du Christ pour la vie d'Église et pour l'éthique*, Collection *Perspectives anabaptistes*, Editions Excelsis, 2011, p. 125-153. Voir aussi notre article : « Paix, réconciliation et justice dans le récit biblique », http://www.church-and-peace.org/fileadmin/downloads/Theologie_und_Frieden/Peace_reconciliation_and_justice_in_the_biblical_narrative_in_4_languages.pdf

Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et de tout réconcilier par lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de sa croix. (Col 1,19-20)

Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement: réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre. (Ephésiens 1,9-10)

Ce projet n'est pas « abstrait » ou « invisible », il n'est pas seulement « spirituel » ou « intérieur ». Il s'inscrit dans l'histoire du monde, l'histoire du monde et des hommes. Ces textes tirés des épîtres sont « théologiques », mais il est possible, voire nécessaire de les inscrire dans l'ensemble du récit biblique, ce qui nous aide à constater le caractère « concret » et « historique » du projet. Prenons les mêmes étapes (création, chute, rédemption), mais dans le registre du récit, de l'histoire concrète et non pas celui de « idées » platoniciennes invisibles au-dessus ou en dehors du temps et de l'espace.

Création

Les deux premiers chapitres de la Genèse posent le cadre du projet de Dieu : le monde qu'il crée et l'humanité qu'il y place pour le gérer.

- Dieu crée de l'espace et le temps pour nous, pour l'autre. Dieu cherche la relation avec ses créatures et en fournit le cadre, concret et historique.
- L'être humain (homme et femme à l'image de Dieu) est créé pour vivre en relation, en alliance.
- Le monde est créé bon, il n'est pas à mépriser, c'est là que se déroule la vie et l'histoire humaines
- Le mal, la violence et l'injustice ne font pas partie de la création à son origine
- L'activité humaine (l'histoire et la culture) fait partie de l'intention de Dieu.

Le cadre de vie mis en avant par l'Écriture est visible, matériel et historique, non pas invisible et métaphysique. Le projet de Dieu concerne cette création, création qui ne disparaîtra pas, mais qui sera renouvelée, guérie, restaurée, réconciliée.

Chute

Après la création déclarée « bonne », arrive la chute, l'introduction du mal, de la mort dans le monde, dans l'histoire. Assez souvent nous soulignons de manière presque exclusive le côté individuel du péché et du mal. Cependant les conséquences de la chute sont surtout historiques, relationnelles, sociales et politiques. Voici quelques conséquences de la chute, qui ont besoin de guérison, de réconciliation. Notons qu'à aucun moment, le péché n'est décrit comme une dette à rembourser.

- Conséquences relationnelles entre l'homme et la femme

Ton désir te poussera vers ton homme et lui te dominera. (Gn 3,16)

- Conséquences écologiques

...Le sol sera maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie, il fera germer pour toi l'épine et le chardon et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu retournes au sol car c'est de lui que tu as été pris. (Gn 3,17-19)

- Fratricide

Cain parla à son frère Abel et, lorsqu'ils furent aux champs, Cain attaqua son frère Abel et le tua. (Gn 4,8)

Si on avait le temps, il serait fascinant d'aborder ce texte en posant la question de la rétribution.

Cain dit au SEIGNEUR: «Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol, je serai caché à ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.» Le SEIGNEUR lui dit: «Eh bien! Si l'on tue Cain, il sera vengé sept fois.» Le SEIGNEUR mit un signe sur Cain pour que personne en le rencontrant ne le frappe. (Gn 4,13-15)

Il y a faute, et cependant Dieu protège le meurtrier coupable contre la vengeance des autres. Très rapidement après, la logique de la vengeance se met en place par et parmi les hommes.

Lamek dit à ses femmes: «Ada et Cilla, écoutez ma voix! Femmes de Lamek, tendez l'oreille à mon dire! Oui, j'ai tué un homme pour une

blesure, un enfant pour une meurtrissure. Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois.» (Gn 4,23-24)³⁸

La logique de la vengeance induit des conséquences sociopolitiques.

Le SEIGNEUR vit que la méchanceté de l'homme se multipliait sur la terre. (Gn 6,5)

La terre s'était corrompue devant Dieu et s'était remplie de violence. (Gn 6,11)

En réaction à ce dérèglement, la colère de Dieu se manifeste par le déluge, mais si Dieu restait dans une logique de rétribution totale, il serait difficile de comprendre le texte suivant.

Noé éleva un autel pour le SEIGNEUR. Il prit de tout bétail pur, de tout oiseau pur et il offrit des holocaustes sur l'autel. Le SEIGNEUR respira le parfum apaisant et se dit en lui-même: «Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme. Certes, le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse, mais plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme je l'ai fait. Tant que la terre durera, semailles et moissons, froid et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront». (Gn 8,20-22)

Ensuite, nous voyons la dernière conséquence de la chute : un monde où les hommes ne se comprennent pas et ne savent pas vivre ensemble.

La terre entière se servait de la même langue et des mêmes mots. Or en se déplaçant vers l'orient, les hommes découvrirent une plaine dans le pays de Shinéar et y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre: «Allons! Moulons des briques et cuisons-les au four.» Les briques leur servirent de pierre et le bitume leur servit de mortier. «Allons! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre ». (Gn 11,1-4)

Allons, descendons et brouillons ici leur langue, qu'ils ne s'entendent

³⁸ Le texte suivant, réponse à Lamek, ne fait-il pas partie de la réponse du Christ au principe de la vengeance et de la rétribution ? « Alors Pierre s'approcha et lui dit: «Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois?» Jésus lui dit: «Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois ». (Mt 18, 21-22)

plus les uns les autres!» De là, le SEIGNEUR les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. Aussi lui donna-t-on le nom de Babel car c'est là que le SEIGNEUR brouilla la langue de toute la terre, et c'est de là que le SEIGNEUR dispersa les hommes sur toute la surface de la terre. (Gn 11,7-9)

Suite à la chute, les hommes sont incapables de vivre ensemble. Le mal, le désir de dominer, comporte des conséquences concrètes. Les familles de la terre sont dispersées, séparées, incapables de s'entendre, de communiquer. Nous voyons ici un monde ayant besoin de guérison, de réconciliation. C'est le monde que Dieu veut sauver, car lui-même l'a créé. Le cadre du projet de Dieu, c'est la création, le monde réel, le problème, c'est la vengeance, la violence, l'incapacité de vivre ensemble.

Rédemption

Le projet de réconciliation se met en place de manière concrète juste après le récit de la tour de Babel. L'appel d'Abraham est la réponse de Dieu à Babel et à toutes ses conséquences. C'est ici que le projet de Dieu commence à prendre forme dans l'histoire concrète de l'humanité.

Le SEIGNEUR dit à Abram: «Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai. Je rendrai grand ton nom. Sois en bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, qui te bafouera je le maudirai; **en toi seront bénies toutes les familles de la terre.**» (Gn 12,1-3)

Le projet de Dieu consiste à créer un peuple qui apporte son projet de réconciliation aux « nations », projet qui sera une bénédiction pour toutes les familles de la terre, familles dispersées par la logique de Babel. Les prophètes continuent à rappeler ce projet, surtout les prophéties messianiques³⁹.

Ainsi parle Dieu, le SEIGNEUR, qui a créé les cieux et qui les a tendus, qui a étalé la terre porteuse de ses rejetons, donné respiration à la multitude qui la couvre et souffle à ceux qui la

³⁹ Nous n'avons évidemment pas la place pour suivre ce thème à travers l'Ancien Testament. Pour cela, voir John Nugent, *The Politics of Yahweh. John Howard Yoder, the Old Testament and the People of God*, Eugene Oregon, Cascade Books, 2011. Aussi N.T. Wright, *The New Testament and the People of God*, Minneapolis, Fortress Press, 1992.

parcourent: **C'est moi le SEIGNEUR, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai tenu par la main, je t'ai mis en réserve et je t'ai destiné à être l'alliance du peuple, à être la lumière des nations, à ouvrir les yeux aveuglés, à tirer du cachot le prisonnier, de la maison d'arrêt, les habitants des ténèbres.** (Es 42,5-7)

En réponse à un monde brisé par la chute, Dieu a l'intention de guérir, de restaurer ce qui est cassé. Ce projet de Dieu est vaste, et concerne tous les aspects de la création et se trouve résumé dans les textes que nous avons déjà évoqués.

Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui toute la plénitude et de **tout réconcilier par lui et pour lui, et sur la terre et dans les cieux, ayant établi la paix par le sang de sa croix.** (Col 1,19-20)

Nous ne pouvons pas comprendre Jésus et le salut qu'il effectue en dehors de ce grand projet de rédemption, en dehors du monde concret et réel de la création, en dehors de la dispersion de Babel, en dehors de la promesse à Abraham de bénir toutes les familles de la terre.

L'accomplissement prend forme dans la nouvelle communauté

Dès Abraham, pour bénir tous les peuples, Dieu met en marche son peuple avec lequel il fait alliance. Avec la nouvelle alliance en Christ, ce peuple s'appelle désormais « Eglise ». Dès le jour de la Pentecôte, la bénédiction commence à devenir visible, nous voyons un début du renversement de la tour de Babel.

Or, à Jérusalem, résidaient des Juifs pieux, venus de toutes les nations qui sont sous le ciel. À la rumeur qui se répandait, la foule se rassembla et se trouvait en plein désarroi, car chacun les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient: «Tous ces gens qui parlent ne sont-ils pas des Galiléens? **Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle?** Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie,¹⁰ de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye cyrénéique, ceux de Rome en résidence ici, tous, tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes, **nous les entendons annoncer dans nos langues les merveilles de Dieu.**» Ils étaient tous déconcertés, et dans leur perplexité ils se disaient les uns aux autres: «Qu'est-ce

que cela veut dire? » (Ac 2,5-12)

L'Esprit de Dieu descend et des personnes commencent à se comprendre, le contraire de Babel. Se comprendre, c'est un début de réconciliation. Dans ce cas précis, il s'agit de Juifs qui parlent des langues différentes, mais cela va changer assez rapidement. Bientôt, le message commence à atteindre « les nations », c'est-à-dire les familles incapables de vivre ensemble, issues de Babel.

Prenons l'exemple de Pierre et Corneille. Pour Pierre, il n'est même pas pensable de manger avec un « païen ». Il ne peut pas se mettre à table avec Corneille.

(Pierre) déclara: «Comme vous le savez, c'est un crime pour un Juif que d'avoir des relations suivies ou même quelque contact avec un étranger. Mais, à moi, Dieu vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer immonde ou impur aucun homme. (Ac 10, 28)

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit: «Je me rends compte en vérité que Dieu est impartial, et qu'en toute nation, quiconque le craint et pratique la justice trouve accueil auprès de lui. ³⁶ Son message, il l'a envoyé aux Israélites: **la bonne nouvelle de la paix par Jésus Christ, lui qui est le Seigneur de tous les hommes.** (Ac 10, 34-36)

Prenons un deuxième exemple, encore Pierre, cette fois à Antioche. La justification par la foi est souvent comprise en termes exclusivement individuels et juridiques. Lorsque Paul en parle, il renvoie toujours au projet d'Abraham et à la formation d'un peuple nouveau. La justification concerne l'entrée des nations, des familles de Babel dans le peuple de Dieu.

Mais, lorsque Céphas vint à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, car il s'était mis dans son tort. En effet, avant que soient venus des gens envoyés par Jacques, il prenait ses repas avec les païens; mais, après leur arrivée, il se mit à se dérober et se tint à l'écart, par crainte des circoncis; et les autres Juifs entrèrent dans son jeu, de sorte que Barnabas lui-même fut entraîné dans ce double jeu. Mais, quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde: «Si toi qui es Juif, tu vis à la manière des païens et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à se comporter en Juifs?» Nous sommes, nous, des Juifs de naissance et non pas des païens, ces

pécheurs. Nous savons cependant que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais seulement par la foi de Jésus Christ; nous avons cru, nous aussi, en Jésus Christ, afin d'être justifiés par la foi du Christ et non par les œuvres de la loi, parce que, par les œuvres de la loi, personne ne sera justifié. (Ga 2,11-16)

La justification par la foi permet un peuple où tous peuvent se mettre à table ensemble. Lorsqu'il est question des œuvres de la loi dans les épîtres, Paul n'évoque jamais les dix commandements. Il s'agit plutôt des « marqueurs d'identité » : la circoncision, l'observation du sabbat et la réglementation alimentaire, les choses qui distinguaient les Juifs des autres, les éléments qui renforcent un sentiment d'appartenance théologico-politique surtout dans les générations qui précèdent l'époque du Christ et de Paul⁴⁰.

Pour contrer cette logique, Paul remonte toujours à Abraham.

En effet, que dit l'Écriture? Abraham eut foi en Dieu, et cela lui fut compté comme justice. (Rm 4,3)

Quelle est la foi d'Abraham ? Nous oublions trop facilement que la réponse de Paul vient d'une citation de Genèse 15.

Après ces événements, la parole du SEIGNEUR fut adressée à Abram dans une vision. Il dit: «Ne crains pas, Abram, c'est moi ton bouclier; ta solde sera considérablement accrue.» Abram répondit: «Seigneur DIEU, que me donneras-tu? Je m'en vais sans enfant, et l'héritier de ma maison, c'est Eliézer de Damas.» Abram dit: «Voici que tu ne m'as pas donné de descendance et c'est un membre de ma maison qui doit hériter de moi.» Alors le SEIGNEUR lui parla en ces termes: «Ce n'est pas lui qui héritera de toi, mais celui qui sortira de tes entrailles héritera de toi.» Il le mena dehors et lui dit: «Contemple donc le ciel, compte les étoiles si tu peux les compter.» Puis il lui dit: «Telle sera ta descendance.» Abram eut foi dans le SEIGNEUR, et pour cela le SEIGNEUR le considéra comme juste. (Gn 15, 1-6)

La foi d'Abraham, c'est la foi en l'accomplissement du plan de Dieu, le projet annoncé en Genèse 12. Ce n'est pas seulement la foi d'un individu pour son salut personnel, c'est aussi la confiance que le projet de Dieu (« en toi seront bénies toutes les familles de la terre ») se réalisera. La grande question pour Paul est

⁴⁰ Voir N.T. Wright, *The New Testament and the People of God*, Minneapolis, Fortress Press, 1992, p. 237-243.

de savoir « qui est la véritable descendance d'Abraham ? » Comment devient-on « enfant d'Abraham » ? Par la foi en la promesse, ou par la simple naissance ? Est-ce que le projet de Dieu est pour tous, ou pour un seul peuple ?

Dieu a choisi Abraham comme réponse à Adam et à Babel. Pour Paul, Adam représente l'humanité. En Christ, Dieu répond au problème que pose Adam et l'humanité (Babel), problème auquel l'appel d'Abraham est censé être une réponse.

Bref, comme par la faute d'un seul ce fut pour tous les hommes la condamnation, ainsi par l'œuvre de justice d'un seul, c'est pour tous les hommes la justification qui donne la vie. De même en effet que, par la désobéissance d'un seul homme, la multitude a été rendue pécheresse, de même aussi, par l'obéissance d'un seul, la multitude sera-t-elle rendue juste. (Ro 5,18-19)

Il s'agit ici d'une « universalisation » du problème du mal pour que toutes les familles de la terre puissent entrer dans la bénédiction.

Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde. (Ro 11,32)

Comme tous meurent en Adam, en Christ tous recevront la vie. (1 Co 15,22)

Pour atteindre le tout, Dieu choisit un homme. Pour bénir toutes les familles, Dieu choisit Abraham pour faire un peuple. Ce peuple, en Christ, s'étend à tous les peuples. En Christ, la promesse commence à se réaliser. Babel commence à guérir, la création commence sa guérison. Les catégories médiévales cherchent à dire l'universalité du péché et du salut en termes occidentaux et philosophiques, avec le souvenir des débats sur le pélagianisme. C'est compréhensible, mais le projet « Babel-Abraham-bénédiction des nations » disparaît de l'horizon.

L'existence de l'Eglise, communauté de l'alliance est fondamentale dans le projet de réconciliation. Pour l'apôtre Paul, le signe concret par excellence du projet de Dieu en Abraham est l'Eglise, affirmation devenue presque incompréhensible à notre époque. Le baptême introduit l'individu, quelle que soit son origine, dans un peuple nouveau. Ce peuple se décrit dans la logique de la promesse à Abraham.

Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu

Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre; il n'y a plus l'homme et la femme; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. Et si vous appartenez au Christ, **c'est donc que vous êtes la descendance d'Abraham; selon la promesse, vous êtes héritiers.** (Gal 3,27-29)

L'épître aux Ephésiens évoque de manière explicite la mort du Christ à cet égard.

Mais maintenant, en Jésus Christ, vous qui jadis étiez loin, vous avez été rendus proches par le sang du Christ. **C'est lui, en effet, qui est notre paix: de ce qui était divisé, il a fait une unité.** Dans sa chair, il a détruit **le mur de séparation: la haine.** Il a aboli la loi et ses commandements avec leurs observances. Il a voulu ainsi, à partir du Juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, **en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix: là, il a tué la haine.** Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches. (Ep 2,13-17)

Ici il y a deux groupes : ceux d'origine juive et les autres. Le mur, c'est la séparation, telle que nous l'avons vu entre Pierre et Corneille. L'Eglise, communauté de paix, de pardon, de réconciliation est le signe concret du projet de Dieu dans ce monde. La mission de réconciliation vise la création et l'existence de communautés de réconciliation qui vivent (dans la puissance de l'Esprit) ce projet de Dieu de manière visible devant le monde.

Création, chute, rédemption. Il est important aussi d'évoquer la « rédemption finale ». Le projet de Dieu est la réconciliation, la guérison d'un monde brisé, la restauration de sa création atteinte par la chute. Paul voit très large et n'invoque pas le salut de l'âme invisible, intemporelle et platonicienne, mais la guérison de l'ensemble de sa création.

Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu: livrée au pouvoir du néant - non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livrée - elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu. Nous le savons en effet: la création toute entière gémit maintenant encore dans les

douleurs de l'enfantement. (Rm 8,19-22)

Dans l'Apocalypse, avec un autre vocabulaire, la rédemption finale, dont l'Eglise est un signe, se décrit en termes qui rappellent de manière explicite la promesse à Abraham et la réconciliation globale évoquée dans les épîtres.

Ils chantaient un cantique nouveau: Tu es digne de recevoir le livre et d'en rompre les sceaux, car tu as été immolé, et **tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute tribu, langue, peuple et nation.** Tu en as fait, pour notre Dieu, un royaume et des prêtres, et **ils régneront sur la terre.** (Ap 5,9-10)

La fin de l'Ecriture souligne la matérialité et la corporalité de la « création nouvelle », de la « réconciliation finale »

Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus. Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, comme une épouse qui s'est parée pour son époux. (Ap 21,1-2)

Le contraste est saisissant : à Babel, les hommes cherchent à créer un monde uniforme, où tous parlent la même langue, ils cherchent à construire une ville avec une tour qui va jusqu'à ciel. Le projet final, c'est bien une ville, mais ce n'est pas l'homme qui la construit, celle plutôt elle qui descend vers la terre. De la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, il y a une cohérence intéressante en ce qui concerne le projet de Dieu, car les peuples, les nations s'y trouvent à partir de la création, en passant par Babel, par Abraham, par l'Exode, par Moïse et David, par l'Exil, par le Messie, par l'Eglise, jusqu'à la ville nouvelle et le renouvellement de la création.

La ville est ouverte, et la gloire des nations y entrera.

La cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune (ni de centrale nucléaire) pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine, et son flambeau, c'est l'agneau. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront pas au long des jours, car, en ce lieu, il n'y aura plus de nuit. **On y apportera la gloire et l'honneur des nations.** Il n'y entrera nulle souillure, ni personne qui pratique abomination et mensonge, mais ceux-là seuls qui sont inscrits dans le livre de vie de l'agneau. (Ap 21,23-27)

Pour boucler la boucle, le dernier chapitre de la Bible renvoie à la Genèse. L'image de cette ville renvoie au jardin et à l'arbre de vie, et apparemment le travail de guérison, de restauration, de réconciliation se poursuivra, même une fois que la ville existera.

Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la **guérison des nations**. (Ap 22,2)

La mort du Christ : libération et rédemption pascalle

Revenons donc à notre sujet précis. Comment comprendre donc la mort du Christ dans le contexte de ce récit de réconciliation ? Nous ne pouvons qu'évoquer quelques pistes.

D'abord, dans la perspective rétributive, la mort du Christ s'interprète à partir d'une certaine lecture des épîtres pour être décrite comme un sacrifice propitiatoire (pour apaiser la colère de Dieu) et expiatoire (effectuer le pardon des péchés). Cette perspective a raison d'universaliser la question du mal et la réponse de Dieu en Christ. Elle prend au sérieux la question du mal et l'implication profonde de l'humanité, ce que la théologie issue des Lumières ne fait pas toujours. Mais elle reste dépendante de catégories élaborées dans l'Occident médiéval, à partir de débats postérieurs à l'époque biblique.

Les catégories « postérieures » sont toujours nécessaires à cause de la contextualisation de l'Évangile dans des lieux et des époques qui changent sans cesse. Mais elles doivent toujours être examinées à la lumière de l'Écriture, sinon, le « sola scriptura » cesse de fonctionner. Une piste intéressante consiste à prendre plus au sérieux les perspectives élaborées par les quatre Évangiles. Rares sont les efforts de compréhension de la mort du Christ qui en tiennent compte. Or, ces textes se trouvent en premier dans le canon du NT et on pourrait plaider que ce placement suggère la possibilité de leur accorder une certaine priorité. C'est-à-dire, il serait possible, voire intéressant de lire les épîtres à partir des évangiles, et non pas le contraire comme c'est presque toujours le cas dans la théologie protestante. La théologie contextuelle des épîtres serait à lire à la lumière des récits évangéliques.

Jésus et les évangélistes, auraient-ils quelque chose à nous apprendre sur le sens de la mort et la résurrection du messie dans le contexte du récit de la

réconciliation ? Que pourrait signifier une telle approche ? Constatons d'abord que dans les quatre Evangiles, le dernier repas et la mort du Christ se situent dans la semaine de la Pâques. Jésus est mort à la Pâque et non pas au « Yom Kippour ». Dans le vocabulaire de Jean, Jésus est l'agneau de Dieu⁴¹. Il n'est jamais le taureau, le bouc, la chèvre ou le bélier de Dieu, animaux utilisés pour les sacrifices pour le péché ou la réparation dans Lévitique 4-5.

Que la mort du Christ soit décrite comme sacrifice, cela va de soi, n'en déplaît à la théologie moderne. Cependant, que le sacrifice d'expiation compris dans une perspective rétributive soit au cœur du raisonnement biblique n'est peut-être pas si évident que cela. Dire que la mort du Christ se décrit comme un sacrifice ne résout pas le sens du sacrifice en question⁴². Quand Jésus fait référence au sang de l'alliance lors de la sainte cène, il renvoie à la constitution du peuple de Dieu (en continuité avec la promesse à Abraham) via l'alliance conclue en Exode 24,8. Le sacrifice est un élément essentiel du culte hébraïque, mais en disant cela nous n'avons pas du tout démontré qu'il s'agisse ici en premier lieu d'un sacrifice pour le péché ou même que le sacrifice pour le péché implique une substitution pénale⁴³. Le sacrifice de l'agneau pascal précède l'instauration des sacrifices pour le péché, de même en ce qui concerne le sang de l'alliance d'Exode 24. Encore plus tôt se trouve le sacrifice qui scelle l'alliance entre Dieu et Abraham (Genèse 15).

Que pourrait signifier le fait que les Evangiles présentent la mort du Christ en lien avec la Pâque et le Christ comme « agneau de Dieu » et non pas d'abord ou exclusivement comme sacrifice expiatoire ? Une possibilité, c'est que la référence à la Pâque devient prioritaire par rapport aux références au Lévitique. La Pâque renvoie à la gratuité de la libération d'un peuple d'esclaves. Le sacrifice de l'agneau ne se fait pas dans un temple et il est censé protéger le peuple au milieu de l'action de Dieu contre Pharaon. Le repas de Pâques (et le dernier repas du Christ) renvoient donc à la libération d'un peuple d'esclaves et à la libération de l'esclavage du péché (comme dans la pensée de l'Eglise ancienne). C'est clair : toute référence néotestamentaire à la mort du Christ ne s'inscrit pas dans ce cadre, mais si les Evangiles donnent le dernier repas comme cadre d'interprétation fondamentale, on pourrait ensuite affirmer que l'aspect pascal devrait avoir une certaine priorité lorsqu'on considère les autres images, plutôt que de présupposer la priorité d'une logique de rétribution sur toutes les autres

⁴¹ Cf. Linda Oyer, « Vivre en relation. La notion du salut dans l'Evangile de Jean », dans Claude Baecher (dir.), *Rédemption et Salut. La portée de l'œuvre du Christ pour la vie d'Eglise et pour l'éthique*, Collection *Perspectives anabaptistes*, Editions Excelsis, 2011, p. 91-124.

⁴² Cf. Frédéric de Coninck, « L'anthropologie du sacrifice. Une voie pour comprendre la portée de la vie et de la mort du Christ », dans Claude Baecher (dir.), *Rédemption et Salut. La portée de l'œuvre du Christ pour la vie d'Eglise et pour l'éthique*, Collection *Perspectives anabaptistes*, Editions Excelsis, 2011, p. 154-188.

⁴³ Cf. le regard de Belousek sur les sacrifices de l'Ancien Testament (p. 171-191).

images.

Voici ensuite une deuxième piste. Dans un autre contexte, en dehors du dernier repas, Jésus lui-même décrit sa mort de la manière suivante qui va dans ce même sens pascal :

Car le fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour se faire servir, mais il est venu pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude (Mc 10, 45)

Remarquons d'abord le sens « politique » ou messianique de ce texte. Jésus contraste le comportement des disciples à l'égard du pouvoir avec celui de l'empire romain. C'est-à-dire, il ne s'agit pas d'un contexte sacerdotal.

Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder: ce sera donné à ceux pour qui cela est préparé.» Les dix autres, qui avaient entendu, se mirent à s'indigner contre Jacques et Jean. Jésus les appela et leur dit: «Vous le savez, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude.» (Mc 10:40-45)

Le terme rançon (λύτρον) utilisé par Marc se trouve dans la famille des mots traduits aussi par les mots « rédemption » ou « rachat ». Ces images trouvent leur signification biblique surtout dans l'expérience de l'Exode et sont ainsi très liées à la notion d'alliance et à la constitution du peuple. Voici quelques exemples de la manière dont ce terme est traduit en lien avec l'Exode:

« Je suis l'Éternel : Je vous soustrairai aux corvées auxquelles les Egyptiens vous soumettent : je vous libérerai de l'esclavage qu'ils vous imposent et je vous **délivrerai**⁴⁴ par la force de mon bras et en exerçant de terribles jugements (Ex 6,6)

Dans ton amour, tu as conduit ce peuple que tu as **libéré**⁴⁵ (Ex 15,13 Bible du Semeur)

⁴⁴ λυτρώσομαι dans la Septante.

⁴⁵ ἐλυτρώσω dans la Septante

J'ai prié le SEIGNEUR et j'ai dit: «Seigneur DIEU, ne détruis pas ton peuple, ton patrimoine, que tu as racheté⁴⁶ dans ta grandeur et que tu as fait sortir d'Égypte par la force de ta main. (Dt. 9,26)

Dans le cas de l'Exode, l'agneau n'est pas un sacrifice d'expiation. C'est la force du SEIGNEUR, en fidélité à son alliance et à sa promesse à Abraham, qui accomplit la rédemption d'un peuple d'esclaves.

...C'est parce que l'Eternel vous aime et parce qu'il veut accomplir ce qu'il a promis par serment à vos ancêtres, c'est pour cela qu'il vous a arrachés avec puissance au pouvoir du pharaon, roi d'Egypte, et qu'il vous a libéré⁴⁷ de l'esclavage. (Dt 7,8, voir aussi 9, 26)

En plus de l'Exode, l'autre image concrète où il est question de rédemption à l'époque du Nouveau Testament, c'est l'institution de l'esclavage telle qu'elle était connue dans l'Empire romain, que Paul et ses lecteurs/auditeurs devaient connaître dans la vie de tous les jours.

Voici la description qu'en donne Jacques Ellul.

La rédemption était un acte juridique, existant probablement dès le IV^e siècle avant J.C.

Le citoyen romain pris par l'ennemi est d'abord considéré comme "supprimé", "disparu", à l'époque la plus ancienne.

Les membres de sa famille ont le devoir de le racheter à l'ennemi, et lorsque le prisonnier est ainsi libéré, il rentre à Rome et dans sa famille et récupère ipso facto la plénitude de ses droits.

...le prisonnier-esclave dans le droit romain n'était pas le même; la totalité de son être était changée. Il n'avait plus de famille, on déclarait même que son mariage était dissous et sa femme pouvait se remarier. Il était considéré comme mort, et ses biens étaient répartis entre ses héritiers. Il n'avait plus aucun droit civique, et

⁴⁶ ἐλυτρώσω

⁴⁷ ἐλυτρώσατο

était rayé de la liste des citoyens...c'est pourquoi la *redemptio* était vraiment un retour à la vie⁴⁸.

Voici une possibilité de traduction théologique de cette institution qui se rapproche du modèle du *Christus victor*, encore selon Ellul.

D'abord, le péché: en effet la « *redemptio* » implique que l'homme était libre et « citoyen du royaume des cieux »; qu'il est tombé comme prisonnier aux mains d'une puissance étrangère, ennemie; qu'il est de ce fait esclave à l'étranger, totalement dépouillé de toute humanité;

Et puis, cet esclave est libéré: il est racheté par quelqu'un qui paie le prix de sa vie et de sa liberté, à sa place;

il serait redevable de ce prix à son *redemptor*, mais celui-ci lui fait remise gratuitement, par grâce, de ce qui devait être remboursé...

... de ce fait l'homme redevient non seulement totalement libre, mais encore citoyen du Royaume des cieux: il est pleinement réintégré dans sa condition antérieure⁴⁹.

Cette même image de la mort du Christ associée à une « rédemption » se trouve aussi dans les Epîtres.

...sachant que ce n'est point par des choses périssables, argent ou or, que vous avez été rachetés⁵⁰ de la vaine manière de vivre héritée de vos pères, mais par le sang précieux, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, celui du Christ... (1 Pi 1,18)

Tous ont péché, sont privés de la gloire de Dieu, mais sont gratuitement justifiés par sa grâce, en vertu de la délivrance⁵¹ (rédemption) accomplie en Jésus Christ. (Rom 3,24)

En lui, par son sang, nous sommes délivrés⁵², en lui, nos fautes sont pardonnées, selon la richesse de sa grâce. (Ep 1,7)

⁴⁸ Jacques Ellul, *Ethique de la liberté*, tome I, Genève, Labor et Fides, 1973, p. 76.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ ἐλυτρώθητε

⁵¹ διὰ τῆς ἀπολυτρώσεως

⁵² διὰ τῆς ἀπολυτρώσεως

Il nous a arrachés au pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la délivrance⁵³, le pardon des péchés. (Col 1, 13)

Un terme très voisin se trouve dans I Timothée 2,6. Encore une fois, c'est Jésus qui se donne, le sacrificateur qui s'offre en sacrifice : « ...Christ-Jésus, qui s'est donné en rançon⁵⁴ pour tous ».

Lorsqu'il est question de « rançon » dans le NT, il n'est pas forcément question de rembourser une dette, mais plutôt de racheter quelqu'un de l'esclavage. L'homme est esclave du péché et par la rédemption devient « esclave » de Dieu. Il est moins question de rétablir l'honneur offensé de Dieu, de punir le péché que de la fidélité de Dieu à son projet d'alliance par laquelle il veut libérer de la puissance du péché et mettre en place un peuple fidèle, caractérisé par la justice et la sainteté. « ...libérés du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice ». (Rm 6, 18)

Mais maintenant, libérés du péché et devenus esclaves de Dieu, vous portez les fruits qui conduisent à la sanctification, et leur aboutissement, c'est la vie éternelle (6,22)

Quelqu'un a payé le prix de votre rachat. Glorifiez donc Dieu par votre corps. (I Co 6,20)

Quelqu'un a payé le prix de votre rachat : ne devenez pas esclaves des hommes. (I Co 7,23)

Il (le Christ) s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de purifier un peuple qui lui appartienne, qui soit plein d'ardeur pour les belles œuvres. (Tite 2,14)

Dans le cas de l'Exode, Dieu entend les cris de son peuple, et se rappelle de la promesse de l'alliance. Il délivre son peuple gratuitement par la force de son bras. Il n'y a pas de punition de ceux qui sont libérés ou de satisfaction pour leurs fautes. La loi vient après, comme réponse à la grâce et à la libération déjà effectuée. Le peuple libéré fait partie du plan pour toutes les nations, c'est le

⁵³ ἐν ᾧ ἔχομεν τὴν ἀπολύτρωσιν

⁵⁴ ἀντίλυτρον

début de la réalisation de la promesse à Abraham. La rédemption en Christ continue dans cette ligne.

Christ a payé pour nous libérer de la malédiction de la loi....Cela pour que la bénédiction d'Abraham parvienne aux païens en Jésus-Christ. (Gal 3,13-14)

Ici n'est pas le lieu pour entrer dans un long débat sur le sens de la « malédiction », mais selon N.T. Wright, ce texte n'est pas un renvoi à la théologie augustinienne issue des débats bien postérieurs à la période du Nouveau Testament. Il s'agit d'abord de la malédiction de l'exil dans laquelle se trouve le peuple à cause de son infidélité (Dt 27-30). L'exil doit prendre fin, la nouvelle alliance (accompagné du pardon de ce péché) doit se mettre en place pour que la bénédiction d'Abraham atteigne l'humanité dans son ensemble⁵⁵. La question n'est pas celle de l'universalité du péché et de la nécessité du salut, mais de savoir quelle est la meilleure conceptualisation de cette universalité : celle qui renvoie à Abraham et au projet de réconciliation ou celle construite à partir des catégories médiévales issues d'autres débats. Ces débats sont certes importants et nécessaires dans leur propre contexte, mais la conceptualisation qui en est sorti ne devrait pas être « rétro-projetée » sur l'Écriture pour en modifier son premier sens.

Remarques de conclusion

Terminons avec quelques remarques et pistes de réflexion encore nécessaires à poursuivre.

La théologie se fait toujours en contexte, en réponse à des questions précises qui se posent et le plus souvent dans les catégories du contexte en question. Le *sola scriptura* protestant pousse à vérifier que nos « catégories » et nos « questions » ne prennent pas la place de l'Écriture. Il est tout à fait possible que des « traditions » protestantes aient besoin de mise en question. Ce qui s'est écrit dans ces pages l'a été dans cette perspective et non pas dans celle d'un refus de l'Écriture à partir d'une épistémologie issue de la modernité. Le fait de remplacer des catégories médiévales par des catégories modernes non examinées de manière critique ne résout pas le débat.

La question est de savoir si le « principe de la rétribution » se trouve au cœur du message biblique comme certaines théologies le prétendent. Disons-le d'emblée,

⁵⁵ Voir Wright, *Climax of the Covenant. Christ and the Law in Pauline Theology*, Minneapolis, Fortress Press, 1993, p. 144-150.

si c'est le cas, le modèle de la substitution pénale exprime la grâce de Dieu et la gratuité du salut à partir de ce principe. Il ne serait pas sage de simplement mépriser une réponse qui a pu convaincre tant de monde et de théologiens, y compris quelqu'un de l'envergure de Jean Calvin.

Cependant, pour des raisons déjà exposées, il semble quand même nécessaire de questionner ce principe comme s'il était celui qui doit gouverner toute exégèse des textes concernant la mort du Christ. Rappelons les deux raisons principales évoquées jusqu'ici.

D'abord, on a essayé de montrer, certes de manière sommaire, la possibilité d'élaborer un récit du salut à partir de la promesse à Abraham en réponse à la tour de Babel. En dépit d'une humanité rebelle, l'amour et la grâce de Dieu, le désir de réconciliation et de restauration semble primer sur une logique de rétribution pure de la part du Dieu biblique. Cela n'exclut ni la réalité profonde du mal ni la notion de la colère de Dieu.

Face à la rébellion, Dieu veut bénir toutes les familles de la terre. C'est cette réalité première qui détermine la suite de l'histoire et non pas une exigence de punition ou de rétribution universelle ou métaphysique⁵⁶. C'est ainsi que dans un deuxième temps, nous avons suggéré que la catégorie de rédemption ou de rachat enracine la compréhension théologique de la mort et de la résurrection du Christ dans le cadre de ce projet et surtout dans l'Exode, c'est-à-dire dans la libération d'un peuple d'esclaves en vue de constituer le peuple qui apporterait la bénédiction à toutes les familles de la terre séparées par « la logique de Babel ». Si le Nouveau Testament utilise aussi l'image du sacrifice d'expiation des péchés, nous devons le prendre au sérieux, mais pas forcément dans le cadre de la punition du Fils. On peut dire que le Père punit le Fils. On peut aussi dire que le Dieu trinitaire assume en lui-même les conséquences du mal. L'accent n'est pas le même, l'éthique qui en découle non plus.

Terminons avec quelques exemples qui suggèrent que le concept de rétribution n'est pas forcément le meilleur point de départ et la clé de lecture exclusive pour interpréter la mort du Christ. Dans ces exemples, nous partons à la recherche d'une trajectoire biblique qui traverse l'Écriture et non pas de textes isolés, une trajectoire qui nous semble correspondre au « récit de la réconciliation ».

⁵⁶ Comme nous l'avons déjà dit, cette constatation ne met en question ni la notion de la « colère de Dieu » ni celle du « jugement ». Mais celles-ci sont à recadrer dans le contexte de l'alliance et du projet de réconciliation. La justice restaurative part de la réalité d'une offense et d'une victime, aussi de la réalité d'une peine prononcée par un tribunal. La question à partir de là est de savoir si on vise d'abord la punition du criminel ou la restauration de la personne et des victimes touchées par le crime.

1) La logique de la rétribution place un sacrifice punitif au cœur du salut. L'Écriture elle-même contient une trajectoire à l'égard du sacrifice. D'une pratique apparemment universelle et acceptée par Dieu, l'Écriture n'hésite nullement à critiquer, à redéfinir la notion. Elle aboutit même à l'abolition des sacrifices sanglants pour les remplacer avec l'exemple du Christ qui se donne pour les autres. En voici quelques exemples :

Si j'avais faim, je ne te le dirais pas, car le monde et ce qui le remplit est à moi.

Vais-je manger la viande des taureaux et boire le sang des boucs ?
Offre à Dieu la louange comme sacrifice et accomplis tes vœux envers le Très-Haut.

(Ps 50, 13-14)

Les holocaustes et les sacrifices font-ils autant plaisir à l'Éternel que l'obéissance à ses ordres ?

Non ! Car l'obéissance est préférable aux sacrifices, la soumission vaut mieux que la graisse des béliers. I Sa 15,22

Que peuvent bien me faire vos nombreux sacrifices ? dit l'Éternel, car je suis rassasié des holocaustes de béliers, et de la graisse des bêtes à l'engrais. Je ne prends aucun plaisir aux sacrifices de taureaux, d'agneaux comme de boucs. (Es 1,11)

Avec quoi pourrai-je me présenter à l'Éternel ?

Et avec quoi m'inclinerai-je devant le Dieu très-haut ?

Irai-je devant lui avec des holocaustes, avec des veaux âgés d'un an ?

L'Éternel voudra-t-il des milliers de béliers,

Dix mille torrents d'huile ?

Devrai-je sacrifier mon enfant premier-né pour payer mon crime,

Le fils, chair de ma chair, pur expier ma faute ?

On te l'a enseigné, ô homme, ce qui est bien et ce que l'Éternel attend de toi :

C'est que tu te conduises avec droiture, que tu prennes plaisir à témoigner de la bonté

Et qu'avec vigilance tu vives pour ton Dieu. (Michée 6, 6-8)

Allez donc apprendre quel est le sens de cette parole : *Je désire*

que vous fassiez preuve d'amour envers les autres plutôt que vous m'offriez des sacrifices (Mt 9, 13 ; cf. Mt 12, 7, Mc 12, 33)

La mort du Christ comme sacrifice serait à placer dans cette trajectoire de critique.

2) L'amour de Dieu et son désir de « restauration » priment sur sa colère et ne suivent pas une logique de rétribution exacte. Si la colère dure quatre générations, la miséricorde s'étend à mille. La repentance semble plus importante que l'imposition d'une rétribution exacte.

*Je t'ai avoué ma faute, je n'ai plus caché mes torts, j'ai dit : « Je reconnâtrai devant l'Éternel les péchés que j'ai commis. » **Alors tu m'as déchargé du poids de ma faute.** (Ps 32,5)*

L'Éternel est plein de pitié et miséricordieux.

Il est plein de patience et débordant d'amour.

Il ne tient pas rigueur sans cesse et son ressentiment ne dure pas toujours.

Il ne nous traite pas selon le mal que nous avons commis,

Il ne nous punit pas comme le méritent nos fautes.

Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant l'amour de Dieu dépasse tous ceux qui le révèrent.

Autant l'Orient est loin de l'Occident, ***autant il éloigne de nous nos mauvaises actions.***

Et, comme un père est plein d'amour pour ses enfants,

L'Éternel est rempli d'amour pour ceux qui le révèrent. (Ps 103, 8-13)

Mais toi, tu es un Dieu qui pardonne, un Dieu compatissant et qui fait grâce, tu es lent à te mettre en colère et d'une immense bonté : tu ne les a pas abandonnés, même quand il se sont fabriqué un veau en métal... (Néhémie 9, 17)

Déchirez votre cœur, et non vos vêtements,

et revenez à l'Éternel, lui qui est votre Dieu.

Car il est plein de grâce,

Il est compatissant et lent à la colère,

Il est riche en amour et ***il renonce volontiers au malheur dont il avait menacé.*** (Joël, 2,13)

Lorsque Dieu constata comment les Ninivites réagissaient et abandonnaient leur mauvaise conduite, *il renonça à faire venir sur eux le malheur dont il les avait menacés : il s'en abstint.* (Jonas 3,10)

3) De nombreux textes du Nouveau Testament concernant le pardon ne correspondent pas à une logique exacte de rétribution. L'attitude de Dieu à cet égard est donnée comme modèle pour les hommes.

«Vous avez appris qu'il a été dit: Œil pour œil et dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. À qui veut te mener devant le juge pour prendre ta tunique, laisse aussi ton manteau. Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. À qui te demande, donne; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. «Vous avez appris qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis: **Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes.** Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense allez-vous en avoir? Les collecteurs d'impôts eux-mêmes n'en font-ils pas autant? Et si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens n'en font-ils pas autant? **Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait.** (Mt 5,38-48)

Vous, au contraire, aimez vos ennemis, faites-leur du bien et prêtez sans espoir de retour. Alors votre récompense sera grande, vous serez les fils du Très-Haut, parce qu'il est lui-même bon pour les ingrats et les méchants. **Votre Père est plein de bonté. Soyez donc bons comme lui.** (Luc 6, 35-36)

Dans ce qui semble être la réponse du Christ à Lamek le péché est bien décrit comme une dette. Mais le pardon accordé ne dépend ni d'une punition ni d'une rétribution préalable. Celles-ci viendront après, pour ceux qui n'entrent pas dans cette même logique de grâce.

Alors Pierre s'approcha et lui dit: «Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je? Jusqu'à sept fois?» Jésus lui dit: «Je ne te dis pas jusqu'à sept

fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. «Ainsi en va-t-il du Royaume des cieux comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Pour commencer, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi rembourser, le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, en remboursement de sa dette. Se jetant alors à ses pieds, le serviteur, prosterné, lui disait: «Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout.» Pris de pitié, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette. En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent pièces d'argent; il le prit à la gorge et le serrait à l'étrangler, en lui disant: «Rembourse ce que tu dois.» Son compagnon se jeta donc à ses pieds et il le suppliait en disant: «Prends patience envers moi, et je te rembourserai.» Mais l'autre refusa; bien plus, il s'en alla le faire jeter en prison, en attendant qu'il eût remboursé ce qu'il devait. Voyant ce qui venait de se passer, ses compagnons furent profondément attristés et ils allèrent informer leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors, le faisant venir, son maître lui dit: «Mauvais serviteur, je t'avais remis toute cette dette, parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi?» Et, dans sa colère, son maître le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur.» (Mt 18, 21-35)

Dans cette trajectoire qui traverse des siècles, le principe d'« œil pour œil », d'abord une limitation de la vengeance, semble disparaître.

Prenez garde que personne ne rende le mal pour le mal, mais recherchez toujours le bien entre vous et à l'égard de tous. (1 Th 5,15)

Ne rendez pas le mal pour le mal, ou l'insulte pour l'insulte; au contraire, bénissez, car c'est à cela que vous avez été appelés, afin d'hériter la bénédiction. (1 P 3,9)

De plus, le sacrifice du Christ sert de modèle pour un tel comportement.

Soyez bons les uns pour les autres, ayez du cœur; pardonnez-vous mutuellement, comme Dieu vous a pardonné en Christ. Imitiez Dieu, puisque vous êtes des enfants qu'il aime; vivez dans l'amour, comme

le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous, en offrande et victime, comme un parfum d'agréable odeur. (Ep 4:32 - 5:2)

Et la justice restaurative ? Il serait trop long ici d'étudier les implications éthiques qui découlent des modèles décrits dans ces pages. Il est clair que la logique de la rétribution a pu servir à justifier la peine de mort, et un système carcéral fondé largement sur la punition plutôt que sur la réhabilitation et la restauration. Quelle éthique découlerait du récit de la réconciliation ? Une éthique qui cherche à refléter la logique de la restauration et de la réconciliation. Non pas de manière naïve ou d'une manière qui minimise le mal et les dégâts qu'il provoque. Mais dans cette logique, la croix du Christ est d'abord source de libération des forces du mal et aussi un modèle pour la manière dont nous faisons face au mal.

Il conviendrait donc aux chrétiens d'entrer dans ce projet et dans cette logique de réconciliation, d'élaborer des pratiques de guérison et de pardon déjà entre eux, car cette logique s'apprend dans la vie réelle. La question se pose : nos communautés ecclésiales sont-elles des lieux d'apprentissage du pardon et de réconciliation⁵⁷ ? Comme dans le cas d'autres pratiques élaborées par l'Eglise (dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la redistribution économique), celles issues de la logique de la réconciliation pourraient aussi servir pour le bien de la société dans le cadre carcéral pour que les prisons soient autre chose qu'un lieu d'apprentissage de la méfiance, de la haine, du mépris et de la vengeance. Au moins, il nous semble que la recherche d'une « justice restaurative » chercherait à aller dans ce sens.

⁵⁷ Voir notre article « l'Eglise, convictions chrétiennes et l'amour de l'ennemi », (<http://www.centre-mennonite.fr/pdf/CONVICTIONS.pdf>)